

p... les populations... et de...
 que le... pour le...
 La loi des... et des... de l'Etat...
 inc... par son...
 l'... (ou...), pour...
 doit... à... la...
 l'... Le... de...
 votre... On...
 projet de loi sur la...
 l'... de l'...
 l'... la...
 l'... l'...
 l'... l'...
 la... l'...
 l'... l'...
 la... l'...

LE SPECTATEUR

DE

L'ORIENT.

Livr. 55. 25 Novemb. (6 Nécemb.) 1855.

Coup d'œil sur l'île de Chios (*).

—0000—

L'HISTOIRE de l'île de Chios montre d'une manière plus frappante que celle de tout autre pays grec, les merveilleux résultats qui peuvent être obtenus par un esprit d'économie et d'activité bien entendues, en même tems qu'elle fait voir les moyens les plus efficaces pour faire naître cet esprit. Habitans d'une île qui ne présente pas par elle-même de grandes ressources pour la création et l'accumulation des richesses, ou qui ne saurait devenir un rendez-vous commercial, les Chiotés bien que soumis alternativement à des jougs étrangers plus ou moins op-

(*) Je dois une grande partie de mes renseignemens à l'essai historique sur l'île de Chios par le savant Coray, ainsi qu'à l'histoire de la même île par le docteur A. Vlastos.

pressifs, et enfin au plus écrasant de tous celui des Turcs, parvinrent par l'opiniâtreté de leurs efforts et par la sagesse de leurs institutions, à faire de leur patrie le noyau des commerçans les plus habiles et les plus riches de la Grèce. Aucune corporation grecque n'a parcouru une carrière plus brillante; il n'y en a point dont les annales méritent mieux d'être étudiées par ceux qui veulent savoir comment un pays commerçant grandit et prospère, et qui, malgré l'immense calamité qui a renversé d'un seul coup l'édifice entier de cette prospérité, a su le reconstruire plus beau et plus grandiose, et en élargir les bases à un degré étonnant.

Et ce qui est digne de remarque c'est que, en dépit de toutes les vicissitudes par lesquelles l'île de Chios a dû passer, l'esprit de commerce et d'ordre qui inspirait ses fondateurs, ne s'est pas éteint un seul moment chez leurs descendans. C'est ainsi que le Chiote d'aujourd'hui qui, s'éloignant, souvent sans ressources, mais avec la ferme volonté de s'en créer, de l'humble foyer de ses pères, parcourt les quatre parties du monde et parvient à s'enrichir à force de peines et de probité, peut bien se dire le descendant de ces anciens habitans de son pays qui voyageaient dans toutes les mers connues, et qui, six siècles avant l'ère chrétienne, établissaient des comptoirs, et même des colonies comme en Egypte, dans des contrées étrangères et lointaines. De même que ses ancêtres, il sent avec ardeur le besoin du lucre, persuadé comme eux qu'il n'y a pas de véritable indépendance sans position fixe, que le riche est plus indépendant que le pauvre, et que les existences hésogneuses sont plus tyranniques encore que les existences fortes, assurées, su-

périeures. Sans doute le Chiote de nos jours, semblable encore en cela au Chiote des âges réculés, considère le talent comme un grand avantage; mais il pense que ce doit être un talent *pratique*, qui ne perde jamais de vue la vie positive, et qui puisse étendre le calcul des plus humbles transactions commerciales, aux théories les plus élevées de la philosophie.

Cette similitude entre le caractère chiote des deux époques, nous conduit à une conclusion beaucoup plus importante pour l'histoire de la nationalité hellénique; elle nous prouve que les liens de cette nationalité ne se sont pas brisés, ainsi que nos détracteurs l'ont prétendu, et qu'il n'appartient pas à l'homme de rompre à volonté les anneaux des générations humaines, comme ces chaînes que l'ouvrier façonne quand il lui plaît selon un nouveau modèle. En effet, le Grec n'a pas vécu isolé dans le cours des âges; les vertus de ses pères ont influé sur ses vertus, leurs fautes ont préparé ses vices, et leurs penchans ont déterminé les siens.

Lors même qu'il entrerait dans notre cadre de recherche l'origine des premiers habitans de cette île, notre travail n'aboutirait qu'à des suppositions imparfaites et peut-être erronées. L'histoire de Chios, comme celle de presque toutes les sociétés anciennes, se perd dans les ténèbres. Tout ce qu'il nous est permis d'avancer, c'est qu'avant la guerre de Troie, l'île était habitée par une peuplade malheureuse qui, suivant l'usage de ces tems antiques, cherchait son pain et sa gloire en courant les mers en forbans, et qu'après cette guerre une colonie ionienne vint lui apporter la civilisation qui faisait fleurir les autres États de la Grèce. Il paraît même que le

développement de cette civilisation a été si grand et si rapide, que du tems encore d'Homère on considérait l'île de Chios comme *très riche*, et même la *plus riche* de toutes les autres îles.

Ce résultat, dû principalement aux opérations commerciales, donna naissance à de nouveaux succès beaucoup plus importants. Chios devint bientôt un des premiers États maritimes de la Grèce, et tellement puissant, que Démosthènes reprochait à ses compatriotes, souverains alors des mers, de ne pas faire assez pour s'attirer son alliance, et qu'Isocrate voyait pencher la balance vers ceux qui avaient de leur côté les flottes de Chios. Dans la célèbre bataille de Mycale, sa marine prit une part des plus actives pour la défense des libertés helléniques, pour lesquelles elle s'était déjà battue près de Milet plus de cent ans auparavant contre les forces innombrables de Darius.

Pendant la guerre des vingt-huit ans qui prépara l'asservissement de la Grèce, elle se vit obligée de prendre part tantôt pour les Athéniens, tantôt pour les Spartiates. Réunie définitivement à ces derniers, elle concourut puissamment au triomphe des Lacédémoniens dans la journée fatale d'Ægos-Potamos. Strabon nous assure qu'il y eut un moment où Chios put prétendre à la souveraineté des mers.

Nul doute que les institutions de l'île n'aient eu de leur côté une grande part d'influence dans l'accroissement de cette prospérité. Mais quelles ont été ces institutions ? on ne le sait qu'imparfaitement. S'il est vrai cependant que les lois sont la dernière expression des mœurs d'un peuple, et que c'est à l'ombre de la liberté que fleuris-

sent les arts et le commerce, on est porté à conclure que dans l'île de Chios, où commerce et arts ont suivi une progression à peu près égale, où la douceur des mœurs, à l'exception de l'esclavage adopté alors dans toutes les villes grecques, repoussait les sacrifices humains sur les autels, les lois devaient être empreintes de ce même esprit de sagesse et d'équité que nous verrons prévaloir après des siècles dans l'administration locale de l'île.

Thucydide même nous le fait pressentir à propos de la réflexion que les habitans de l'île apportaient dans leurs entreprises, aussi bien que de la modération et de la prudence dont ils faisaient preuve dans le bonheur. Dans leurs relations internationales, ils paraissent avoir professé un principe qui, même aujourd'hui, s'il eût été suivi par les petits États surtout, eût suffi souvent pour les sauvegarder contre les empiétemens des grandes puissances : ils rejetaient toute intervention du dehors dans leurs affaires intérieures. C'est ainsi qu'impatiens de prévenir les dangers auxquels seraient exposés les libertés helléniques, ils tâchèrent de mettre d'accord les Ætoliens avec Philippe, en prédisant à tous les deux — prédiction fatale qui n'a pas tardé à se réaliser — que s'ils se décidaient à avoir recours à la médiation des Romains, c'en était fait de leur indépendance. On sera étonné de voir plus loin comment après tant de péripéties et un espace de tems considérable, cette doctrine, appliquée alors à la politique, a pu se conserver dans tous les actes de la vie civile de leurs descendans.

Leur système de gouvernement était fédératif. Appartenant à une des douze colonies ioniennes qui, parties de la Grèce, étaient venues s'établir dans les para-

ges et les îles de l'Asie-Mineure, l'île de Chios avait comme les autres son roi et ses lois, et comme les autres, elle était soumise aux délibérations communes d'Éphèse, dont le souverain exerçait une sorte de suprématie entre elles.

Aboli plus tard, l'histoire ne dit pas pourquoi, ce système fut remplacé par le gouvernement aristocratique, qui à son tour céda à celui du petit nombre. Mais comme de la tyrannie oligarchique à la tyrannie d'un seul il n'y a qu'un pas, ce fut cette dernière qui pesa sur les habitans de l'île jusqu'au moment où, après de longs et héroïques efforts qui témoignent de son attachement à l'indépendance, elle dut se soumettre au joug des Perses, joug qu'elle secoua à la bataille de Mycale. Et, remarquons-le bien, cet attachement était si grand que les femmes elles-mêmes, montées une fois sur les toits de leurs maisons, firent pleuvoir une grêle de pierres et de javelots sur les soldats de l'ennemi, et les obligèrent à la retraite.

Il serait sans intérêt de nous arrêter sur les diverses situations que l'île de Chios a dû traverser, subissant tantôt la loi de Sparte, et tantôt celle d'Athènes, ravagée par Mithridate, et recouvrant par intervalles son existence politique. Ce qu'il importe de connaître c'est que quelle que fût sa condition, elle ne renonça jamais à ses entreprises commerciales et maritimes, et que ses richesses lui servirent plus d'une fois à relever sa ville détruite, ou à reconstruire ses temples dont elle possédait un grand nombre.

Sous les Romains, elle avait su conserver son autonomie; elle jouissait du droit de se réunir en congrès et de se gouverner selon ses lois, ses coutumes et ses mœurs.

Aucun magistrat romain n'était admis dans l'île, et tous les Romains qui y résidaient étaient tenus d'obéir à ses lois.

Ces libertés, accordées par Sylla, furent supprimées longtems après par Vespasien. L'autocrate romain, qui cherchait pour cela un prétexte, reprochait aux Hellènes d'avoir désappris à être libres, tout comme on les accuse aujourd'hui d'être inhabiles à se gouverner par eux-mêmes. Tel est l'homme politique dans tous les âges; un intérêt égoïste étouffe tout sentiment de justice dans son cœur, s'il lui arrive surtout d'être le plus fort; et tandis qu'il se joue de vous comme d'un ballon sous ses pieds (*), il vous dénonce comme incapable de régler vos mouvemens.

On sera peut-être surpris d'apprendre que depuis cette époque jusqu'à la fin du onzième siècle, l'histoire d'une île telle que Chios, nous est aussi inconnue que celle des tems héroïques. Que devint-elle dans ce long espace de mille ans? Comment était-elle gouvernée? A quelle époque se convertit-elle au christianisme? Quel fut son sort lors de ces continuelles irruptions des barbares qui, pendant dix siècles, vinrent ébranler les fondemens de l'empire, ou lorsque Robert le rusé promena le feu et le fer dans les îles de l'Archipel? Où en était-elle de son commerce et de sa marine, et quand, où, et comment disparurent ses beaux temples et ses monumens?

(*) M. Thomas Gordon, dont l'excellente histoire sur la révolution grecque est très connue (*History of the Greek revolution. In two volumes*), disait en 1832, que la Grèce est un ballon pour le pied des diplomates. Ce mot, écrit il y a vingt-quatre ans, n'a jamais cessé d'être vrai.

En vain chercherait-on dans les annales de ces temps une réponse à ces questions ; on dirait que la première moitié du moyen-âge n'a pas existé pour cette île, ou que Chios s'était cachée sous les eaux qui l'environnent, pour réparaître au commencement des guerres appelées saintes, et partager les malheurs qui accompagnèrent la destruction de l'empire chrétien dont elle faisait partie.

Venise la première lui fit sentir les effets de son injuste et cruelle politique. Tandis que la république vivait dans la plus parfaite intelligence avec les empereurs de Constantinople, et qu'elle trouvait la récompense de sa fidélité dans les précieux avantages du commerce de l'Archipel et de la mer Noire, elle partagea tout à coup l'ambition des Croisés, et voulut devenir conquérante ; elle attaqua les vaisseaux génois chargés de butin et s'en rendit maîtresse, battit les Sarrasins et s'empara de la ville de Tyr. Enflée de ses victoires, elle se crut autorisée à ne plus garder aucune mesure envers les chrétiens d'Orient ; elle les traita avec mépris en Palestine, insulta à leurs mœurs et à leur religion, viola leurs lois, et entraînée par l'ardeur du prosélytisme, elle chercha à leur imposer sa foi, ses moyens de persuasion étaient le sabre et le gibet.

A la vue de ces indignités, l'empereur Jean s'émut, et donna l'ordre à ses vaisseaux d'attaquer tous les navires de commerce vénitiens qu'ils rencontreraient en mer. Alors le doge Dominique Michieli, conduisit ses flottes devant l'île de Rhodes et la fit ravager, parcourut l'Archipel semant partout la désolation et la terreur, mit à feu et à sang Chios et toutes les autres Cyclades, enleva les enfans des deux sexes pour les vendre comme

esclaves, ou en faire payer la rançon aux parens (*), entra dans le Péloponnèse, s'empara de Modon (**), et revint dans sa patrie y exhaler son âme sauvage, et mériter cette épitaphe que jamais pacha, pas même celui qui livra à la dévastation l'île de Chios sept cents ans après, ne mérita mieux que lui : « *Terror Grecorum hic jacet.* »

L'histoire de l'île de Chios pendant près de cinq siècles, de 1093 à 1566, nous offre une suite rarement interrompue d'irruptions, de désolations et de massacres. Vénitiens, Génois, Turcs, Français, Catalans, tous viennent tour à tour fondre sur elle pour l'inonder de sang ou s'en disputer la proie. Comme la capitale incomparable de l'empire auquel son sort est attaché, elle excite la convoitise tant des barbares que des chrétiens, par la beauté de son climat, l'avantage de sa situation, l'industrie et la richesse de ses habitans.

A la quatrième croisade, lorsque les preux qui s'étaient armés pour la croix, aimèrent mieux la briser sur la coupole de sainte-Sophie, renverser l'empire de Constantin, et commettre toutes ces horreurs qu'Innocent III lui-même se vit obligé de frapper d'anathème, l'île de Chios échut en partage à un des croisés ; mais elle fut de nouveau incorporée à l'empire, lorsque cinquante sept ans après l'usurpation des Francs, Michel Paléologue les chassa de Constantinople.

En 1302, Chios fut de nouveau dévastée par les Catalans, et en 1306 par les Turcs qui en passèrent les habitans au fil de l'épée. Quelques années plus tard (1346),

(*) « *Facendo schiavi i fanciulli e le fanciulle par ricavarne buon risgatto.* » Ricerche storico-critiche etc, dal conte Filiasi.

(**) Daru, histoire de la république de Venise. Tom. I. p. 148.

les Génois, dans la crainte que les Vénitiens leurs adversaires ne s'en emparassent pour donner une plus grande extension à leur commerce, l'envahirent avec des forces considérables et parvinrent à s'y établir. La conduite de leur général à cette occasion offre un contraste frappant avec celle du général vénitien. Loin de tremper comme lui ses mains dans le sang du peuple conquis, ou d'emmener les femmes et les enfans en esclavage, il usa de sa victoire avec modération, et fit proclamer que quiconque oserait enlever une grappe même de raisin, serait battu comme un esclave. Tout le monde s'était empressé d'obéir à cet ordre. Seul son fils, offensé de ce qu'on voulait considérer à Chios comme un crime pour un Génois ce qui ne l'était pas à Gènes pour un Chiois, méprisa la défense, enleva une grappe, et se promena au milieu du camp en l'égrenant avec affectation.

Mais sa désobéissance ne resta pas impunie ; le père, malgré les supplications des Grecs et des Génois, usa envers le fils de la même rigueur que s'il lui était étranger ; et le prévaricateur enchaîné et fouetté, fut promené par toute la ville précédé d'un héraut qui répétait à haute voix : « Voici comment on punit ceux qui volent un peuple ami. » Le général légua en même tems cinq cents ducats aux pauvres filles de l'île pour leur être distribués après sa mort.

De cette époque date la domination des Justiniani sur l'île. L'empire de Constantinople, dans sa décadence déjà, les y avait laissés s'établir sans chercher à les soumettre à son contrôle, jusqu'au moment où, pour éviter le sort de cette capitale, ils durent acheter la paix de

Mohammed II, moyennant de riches présens et un tribut annuel.

Tant sous la première période, lorsque l'île jouissait d'une entière indépendance, que sous la seconde, lorsqu'elle était tributaire de la Turquie, elle s'était donnée un genre d'administration à part qui, pour l'influence au moins qu'elle a dû exercer sur les institutions postérieures de l'île, mérite de nous arrêter un instant.

L'expédition contre Chios avait été entreprise par un certain nombre de nobles Génois, qui, à cet effet, avaient armé une trentaine de galères à leurs frais. La république, n'ayant pu les défrayer après la conquête, l'île leur fut cédée à la seule condition de reconnaître Gènes pour métropole.

Presque toutes les familles des Justiniani, au nombre environ de cent, se transportèrent à Chios, emportant avec elles leurs richesses. Bientôt on y vit s'élever de magnifiques habitations et des palais de marbre, des forts destinés à protéger le pays contre les pirates, des églises, des couvens, des écoles, des chantiers, une fabrique de papier, des hôpitaux, des aqueducs et d'autres établissemens utiles. Une flotte de trente vaisseaux appartenant à l'île en gardait le port et protégeait le commerce. L'île, riche d'elle-même, tant par la fécondité de son sol que par le nombre et le génie commercial de ses habitans (la population se montait alors à 100,000 âmes), vit en peu de tems sa prospérité recevoir un développement incroyable. Des marchandises de toute sorte y étaient apportées comme à un entrepôt général, une foule d'étrangers y accouraient de toute part, et ses négocians étaient parvenus à s'acquérir un tel crédit par-

tout en Europe, que Bayezid, après la victoire de Nicopolis et la défaite des armes chrétiennes, refusa de prêter foi aux engagements de Charles VI de France, à moins qu'un des banquiers de Chios ne se portât pour garant.

L'île avait été divisée par les Justiniani en douze départemens, administrés par autant d'archontes ou régens, dont les pouvoirs ne duraient que trois mois. Ces archontes étaient présidés par un délégué de la république génoise, dont les Justiniani, soit par respect pour la métropole, soit pour avoir le droit de demander son assistance en cas de besoin, consentaient à reconnaître la suprématie. Le délégué jouissait de droits plus étendus que ceux des douze régens; mais il lui était défendu de se prononcer sur les affaires d'une certaine importance sans demander leur opinion. La durée de ses fonctions était fixée à trois ans, et souvent on le choisissait parmi les membres eux-mêmes de la famille des Justiniani.

Les archontes administraient eux-mêmes la justice civile et criminelle; leurs jugemens étaient définitifs; aussi ne pouvait-on interjeter appel que lorsqu'il s'agissait de délits capitaux. Quatre d'entre eux formaient alternativement chaque mois le Conseil du président, qui avait le droit de s'adjoindre les huit autres toutes les fois qu'il avait à délibérer sur des affaires d'importance. Si ces affaires exigeaient un examen encore plus sérieux, on tirait au sort parmi les familles des Justiniani quarante nouveaux membres, et le jugement était prononcé à la majorité des voix. La police du port et de la ville, ainsi que le reste des services publics, était confié à d'autres membres de la corporation des Justiniani qui, composée de cent-vingt familles, pouvait ar-

mer jusqu'à trois cents personnes pour la défense de l'île.

Les Justiniani tenaient les habitans de l'île dans un état d'oppression digne de moyen-âge; leurs lois étaient par trop sévères. Les punitions infligées pour les moindres contraventions étaient tellement barbares, que si nous n'en tenions pas la description de l'un d'eux (*), nous aurions peine à y croire. Ils faisaient appliquer sur le front le fer rougi au feu, coupaient la barbe et le nez, et condamnaient au supplice du fouet. Dans ce dernier cas, le patient devait compter les coups, sous peine de voir recommencer son supplice, accompagné même d'une amende pécuniaire, si, accablé par la douleur, il oubliait le nombre exact des coups reçus. Personne n'avait le droit de sortir du pays sans l'autorisation spéciale des régens, qui n'aimaient pas à voir s'éloigner de l'île ceux qui par leur industrie contribuaient à enrichir leur trésor.

Tels furent en général les principes sur lesquels la colonie génoise fonda sa domination. Comme tous les pouvoirs politiques qui cherchent à subjuguier le plus grand nombre au plus petit, le gouvernement des Justiniani usait de violence envers les indigènes; il les excluait avec soin des fonctions publiques, et mettait sa gloire à les humilier dans leurs croyances religieuses.

Des institutions d'une telle nature n'étaient pas faites pour s'attirer les sympathies des habitans de l'île; aussi une conspiration ne tarda-t-elle pas à être tramée; mais dénoncée au moment où elle allait éclater, elle fut sévèrement punie par la mort des complices, la confis-

(*) Jérôme Justiniani, Description de l'île de Scio,

cation de leurs biens, et l'exil du chef du clergé grec, dont le poste fut en même tems supprimé.

N'ayant rien à craindre du côté des empereurs d'Orient qui, menacés dans leur propre capitale par le plus terrible de leurs ennemis, les Turcs, n'avaient ni le tems ni les moyens de punir l'insolence des despotes de Chios, les Justiniani méprisaient les avertissemens qui leur venaient de Constantinople; et ce n'est que lorsque les victoires de Tamerlan obligèrent Bayezid d'abandonner le siège de la cité impériale, et donnèrent ainsi plus de liberté et de repos à Emmanuel Paléologue, que, pour prévenir la vengeance de l'empereur, ils sollicitèrent humblement par des ambassadeurs la confirmation de leur autorité. Jean Paléologue, qui n'avait garde de s'attirer de nouveaux embarras, céda par une bulle d'or tant à eux qu'à leurs descendans, l'île de Chios, et leur conféra en même tems le privilège de battre monnaie. Les Justiniani de leur côté s'engagèrent à venir à l'aide de l'empire toutes les fois qu'il en aurait besoin, à donner immédiatement une somme d'argent, et à payer un tribut annuel.

A cette époque deux fléaux terribles se partageaient presque l'Europe et l'Asie: Tamerlan, qui passa comme un météore sanglant sur tout le continent asiatique, depuis les Indes jusqu'aux bords de l'Archipel, et Bayezid-la-Foudre, dont les nombreuses conquêtes avaient, pendant quatorze ans, tenu en haleine le monde ancien. Jamais peut-être l'histoire dans ses fastes les plus diverses et les plus lugubres ne nous offre dans le même tems autant d'exemples de valeur déployée, de trônes renversés, de villes détruites, de nations entrechoquées,

de vengeances exercées, de scènes de supplice et de carnage. D'un bout presque à l'autre de l'Europe et de l'Asie, on ne marchait que sur des ruines ensanglantées, rencontrant partout sous ses pas des monumens élevés avec des restes humains en l'honneur des vainqueurs, des milliers de vaincus égorgés ou inhumés tout vivans (*), et des festins servis sur des monceaux de cadavres (**).

Au milieu de cette désolation, à laquelle l'île de Chios ne put échapper, car elle fut dévastée par les flottes de Bayezid, dans cet âge de grandes entreprises et de grands forfaits, une doctrine que paraissent malheureusement revendiquer nos tems modernes, mais qu'on pourrait faire remonter jusqu'au plus célèbre législateur de l'antiquité grecque, lequel par sa *seisachteia* ne montra pas trop d'égard pour la propriété, vint ajouter à la confusion générale. Cette doctrine était basée sur les principes de l'égalité et de la pauvreté, et enseignait en même tems la communauté de tous les biens, à l'exception des femmes. « Je me sers, disaient ses partisans, de ta maison comme de la mienne, et tu te sers de mes habits, de mes armes, de mes chariots comme je me sers des tiens; les femmes sont seules exceptées. » On conçoit qu'une telle doctrine ne pouvait manquer de trouver des prosélytes, surtout parmi les indolens sectateurs du prophète, et qu'elle devait se propager avec rapidité. L'île de Chios sentit des premières son influence.

Le chef de cette nouvelle doctrine était un Turc érudit de Simaw, ville de Kutahia, connu sous le nom de Bedreddin Simawnogli, renommé comme scheïkh et

(*) Hammer. Vol. II. Liv. VII, p. 61. Édit. de Paris 1835.

(**) Ib. Liv. VIII, p. 147.

comme légiste, et auteur d'ouvrages remarquables sur la théologie et la jurisprudence.

Exploitant avec adresse sa réputation, il conçut le projet ambitieux d'établir sa domination en Europe et en Asie, et pour accomplir ses vues secrètes, il leur donna pour base sa doctrine. Comme il lui fallait un instrument qui assumât toute la responsabilité de ses actes et lui frayât le chemin, il choisit un Turc de basse extraction, dans lequel il avait remarqué le fanatisme et l'exaltation nécessaires pour la prédication des ses théories religieuses, et le nomma son vicaire et son apôtre. Ce fougueux sectaire, appelé Bœrekludjé-Moustafa, se proclama père et seigneur spirituel, et reçut, en cette qualité, de ses partisans le titre de Dedé-Sultan. Bedreddin fut encore secondé par un Juif apostat, qui se mit à la tête des derwischs, lesquels parcouraient l'Asie en bandes considérables et prêchaient la nouvelle religion.

Dans le but de gagner aussi les chrétiens et surtout les Grecs, dont l'empereur vivait en bonne intelligence avec le sultan Mohammed, les nouveaux sectaires déclaraient que celui qui nierait que les disciples du Christ adorassent Dieu, était un impie, et accueillait comme des anges descendus du ciel les chrétiens qui venaient se joindre à eux. Bœrekludjé-Moustafa envoya quelques uns des siens à Chios pour faire des prosélytes parmi les magistrats et le clergé de cette île. Deux de ces émissaires allèrent la tête découverte et les pieds enveloppés dans un morceau de drap, visiter un célèbre anachorète de l'île de Crète qui se trouvait alors dans un monastère de Chios. « Je suis, lui dit l'un d'eux, a-

nachorète comme toi, et je viens te voir pendant la nuit en marchant à pied sec sur la mer. » L'anachorète grec voulut bien se laisser persuader, et il assura à l'historien Ducas, à qui nous empruntons ces détails, que Bœrekludjé, dont il avait autrefois partagé la vie contemplative dans l'île de Samos, traversait réellement la mer à pied sec pour venir s'entretenir avec lui.

La légende dit que Bedreddin lui-même passa à Chios, sur l'invitation du gouverneur de l'île, auquel il avait apparu en songe, et qu'il le convertit à l'islamisme.

L'exemple de l'anachorète grec pouvait bien devenir funeste aux autres habitans de l'île, dans un moment surtout où les innovations subversives de Bœrekludjé qui, méprisant les préceptes du Coran, s'attachait plus aux chrétiens, faisaient d'immenses progrès en Asie. Heureusement le sultan Mohammed, alarmé d'une insurrection qui, par son caractère communiste et religieux, était l'une des plus dangereuses qui aient jamais été tentées dans l'empire ottoman, se décida à la combattre. Ses armées, après quelques succès qui redoublèrent l'audace de la secte et lui acquirent une foule de nouveaux adeptes, battirent enfin les insurgés, et firent prisonniers Moustafa et tous ceux qui avaient survécu à cette bataille sanglante. En vain employa-t-on les moyens les plus violens pour faire rentrer le chef captif dans le sein de l'islamisme; les tortures les plus affreuses ne firent que l'affermir dans son hérésie. Cloué sur une planche les bras et les jambes écartés, et monté sur un chameau, il fut conduit à travers la ville. Tous ceux de ses disciples qui refusèrent d'abjurer leur croyance, furent massacrés sous ses yeux. Ils se précipitaient au devant des

poignards en s'écriant : « Père sultan, reçois-nous dans ton royaume ! »

Bien que la mort de Moustafa eût brisé la puissance de son parti, le bruit courut encore longtems parmi ceux qui lui avaient survécu qu'il n'avait pas quitté la terre. L'anachorète de l'île de Chios dit à l'historien Ducas, qu'il avait la certitude que Bœrekludjé-Moustafa vivait toujours à Samos, où il s'était retiré pour recommencer sa vie ascétique.

Quant à Bedreddin le chef de la secte et la cause première de tant de désastres, il fut vaincu en Macédoine près de Serrès, où, à la tête d'une armée, il était occupé à propager sa doctrine, et pendu comme rébelle.

Après les ravages exercés dans l'île de Chios par les vaisseaux de Bayezid, les Justiniani continuèrent à vivre au milieu des plus grandes inquiétudes; les Français, maîtres de Gènes au commencement du quinziesme siècle, le furent aussi pour quelque tems de Chios; Tamerlan les menaçait, le sultan des Turcs leur vendait chèrement la paix, et les Vénitiens les attaquaient de nouveau. Cependant, lorsque Mohammed cernait Constantinople par terre et par mer, seuls parmi tous les chrétiens de l'Europe les Grecs et les Latins de Chios volèrent au secours de la cité impériale. Dès les premiers jours d'avril, cinq grands vaisseaux marchands armés en guerre aux frais de l'empereur Constantin, et chargés de provisions et de soldats auraient appareillé de Chios, si un vent du nord ne les eût opiniâtement arrêtés. Enfin ils purent traverser l'Hellespont et la Propontide. Mais la capitale était déjà investie de tous les côtés, et l'escadre turque, placée à l'entrée du Bosphore,

s'étendait d'un rivage à l'autre en forme de croissant, afin d'intercepter, ou du moins repousser ces audacieux auxiliaires. Les cinq navires chrétiens continuaient à s'avancer avec de joyeuses acclamations, à force de rames et de voiles, contre une escadre ennemie de trois cents vaisseaux; les remparts, le camp, les côtes de l'Europe et de l'Asie étaient couverts de spectateurs, qui attendaient avec inquiétude l'effet de cet important secours. Les Turcs, repoussés dans deux attaques essayèrent une perte considérable. Mohammed était à cheval sur la grève; il encourageait les musulmans par des promesses de récompense et par la terreur qu'il inspirait, terreur plus puissante que celle inspirée par l'ennemi. L'effervescence de ses esprits, les mouvemens de son corps semblaient imiter les actions des combattans; et comme s'il avait été le maître de la nature, étranger à toute crainte, il faisait d'impuissans efforts pour lancer son cheval dans la mer. Ses violens reproches, les clameurs du camp déterminèrent les navires turcs à tenter une troisième attaque qui leur fut encore plus funeste que les deux autres; car le massacre de cette journée, s'il faut croire l'historien de cette bataille, leur coûta plus de douze mille hommes. Ils s'enfuirent alors en désordre vers les côtes de l'Europe et de l'Asie, tandis que la petite escadre de Chios s'avança en triomphe — triomphe tardif et inutile! — le long du Bosphore, et mouilla en dedans de la chaîne du port.

Après la prise de Constantinople, tantôt menacée et tantôt ravagée, mais toujours achetant la paix, l'île de Chios put conserver son indépendance pendant 113 ans encore; elle fut conquise en 1566 par l'amiral Pialy pour le sultan Suleïman. Néanmoins ses habitans conservè-

rent un grand nombre de privilèges. Les catholiques surtout, protégés par les ambassadeurs des puissances co-religieuses à Constantinople, jouissaient d'une entière tolérance; mais ils en furent dépossédés en 1691, pour avoir secondé les Vénitiens dans la tentative qu'ils firent afin de se rendre maîtres de Chios. Les premières familles latines prirent alors la fuite, et les Turcs s'emparèrent de leurs églises, supprimèrent le costume génois, et entre autres prescriptions qui rappelaient la servitude des sujets de la Turquie, ils obligèrent les catholiques de descendre de cheval en arrivant aux portes de la ville, ou lorsqu'ils rencontraient un musulman de quelque condition qu'il fût (*).

Ainsi finit la domination des Justiniani sur cette île renommée par la beauté et la fécondité de ses campagnes et le génie commercial de ses habitans, aussi bien que

(*) Cet usage, restreint il est vrai, se conserve toujours en Turquie. Il n'y a pas encore dix ans qu'un des ambassadeurs des plus grandes puissances qui sont dans ce moment les alliées de la Turquie, fut démonté par force pour avoir voulu passer à cheval sous les croisées du palais impérial. Le seigneur de Villamont, qui visita le Levant vers la fin du seizième siècle (1588), nous raconte dans le langage naïf de cette époque un fait analogue; il dit qu'en voyageant à Jérusalem, et comme nous cheminions adroit qu'un de nostre compagnie mist une jambe sur le col de son âne pour se reposer, ce qu'ayant apperceu aucuns Mores et Turcs qui recueilloient leurs bleds, et gardoient leur bestail, nous jetterent grand nombre de pierres auparavant que puissions savoir pourquoy, jusques à ce que nostre truchement s'advisant du fait, fist oster à nostre compagnon la jambe de dessus le col de l'âne, lors les Turcs et Mores cessèrent leurs coups. Le truchement nous dist, que la raison qui mouvait les Turcs à ne voploir permettre que aucun chevanchast ainsi, estoit qu'ils disent que leur faux prophete Mahomett allât prescher par le monde, se mettoit toujours ainsi, et que partant il n'est loisible à aucun d'imiter leur prophete de quelque religion qu'il soit. Nous rismes à bon escient de telles personnes, stupides, et brutales, et sans nous arrester, vismes etc. Les voyages du seigneur de Villamont, chevalier etc. Livre II. chap. XVIII, p. 277. Edit. de Lyon, 1607.

par les ravages qu'y exercèrent pendant cinq cents ans les barbares de l'Asie et les aventuriers de l'Europe, à l'avidité desquels elle offrait une proie riche et facile.

Mais quelque oppressive qu'ait été cette domination, il serait injuste de ne pas avouer que grâce à leur habileté, à leur esprit prudent et souple, les Justiniani ont pu la conserver pendant 220 ans. Placés dans une époque difficile et orageuse, vivant au milieu de peuples ennemis — les empereurs de Constantinople et les Turcs — en butte aux agressions constantes du dehors et aux mécontentemens intérieurs, ils ne réussirent pas moins à maintenir leur autorité, et à l'étendre même au delà des frontières de Chios. Les îles de Samos, de Patmos, de Psara, de Ténédos, d'Icarie et d'autres encore moins grandes, l'ancienne et la nouvelle Phocée, ainsi qu'une partie de Negrepoint, étaient tombées en leur pouvoir. Leurs ambassadeurs à Constantinople jouissaient souvent de plus de crédit que ceux des grandes puissances; et des hommes distingués dans la philosophie, les sciences et les arts de la guerre, comme Léon Allatius, Georges Coressis et Jean Justiniani qui ternit sa gloire par sa défection au moment où la reine des cités s'efforçait de repousser le plus dangereux de ses agresseurs, illustrèrent l'histoire de Chios. Par leurs soins, l'île était arrivée à un tel degré de civilisation, que Bellonius qui voyageait vers le milieu du seizième siècle assurait qu'aucun autre pays du Levant n'offrait un séjour aussi agréable que Chios, pour l'aménité des mœurs, l'élégance des manières, les qualités sociales de ses habitans.

Ces qualités survécurent aux Justiniani jusqu'en 1822, lorsqu'un des exécuteurs les plus féroces des ordres de Mahmoud, vint briser en un clin d'œil l'œuvre de tant de patience, d'activité et de génie. D.

(La suite prochainement.)

Les premiers pas de l'art dans la Grèce régénérée.

La liberté de la Grèce avait excité dans le temps de vifs transports en Europe. Aujourd'hui c'est bien différent; on croit s'être trompé sur son compte; on se dit que son émancipation a été le produit regrettable d'un enthousiasme de poètes, qui a empiété sur les calculs d'une saine politique; qu'elle est elle-même un avorton mort-né des idées exagérées de philanthropie et de libéralisme, et que depuis le moment où il lui fut permis de prendre place parmi les pays indépendants, elle n'a marché que d'un pas rétrograde. Depuis que cet arrêt fatal a été prononcé sur elle, on a découvert une foule d'arguments pour le soutenir. L'art, a-t-on dit entre autres, ce superbe fleuron de la couronne dont l'admiration des siècles a ceint la front de la Grèce ancienne, d'où lui était-il venu? c'est son beau ciel; ce sont les harmonies de sa magnifique nature qui l'ont révélé au génie des Phidias et des Praxitèle. Mais le ciel n'y a pas perdu ses splendeurs, la terre y est toujours aussi éclatante de beauté; pourquoi l'art en a-t-il disparu? C'est que le génie qui comprenait leur sublime langage, s'y est éteint; les Grecs dégénérés voient le même soleil luire sur leurs têtes, mais leur imagination n'en est plus échauffée; ils sont entourés des débris des antiques chefs-d'œuvre, mais ils n'y puisent pas l'enthousiasme de l'art, et ont perdu la faculté de les imiter. La Grèce est toujours la même; il n'y a que les Grecs de moins. Ce raisonnement sévère

est-il équitable? L'art se révèle au génie; la beauté des objets extérieurs peut l'inspirer, mais pour qu'il se développe et prospère, il lui faut aussi deux conditions indispensables, la liberté et l'aisance. Noble enfant de l'intelligence, il participe de son essence, et, comme elle, il ne peut prendre son essor dans l'atmosphère de l'esclavage. En même temps, jouissance et luxe des esprits les plus cultivés, fier de sa propre valeur, et exigeant de grandes dépenses, il ne fleurit qu'au soleil de l'opulence. Aux Grecs qui ont eu leurs champs dévastés, leurs villes, leurs maisons brûlées pendant la guerre de leur indépendance, qui ont sacrifié leurs dernières ressources sur l'autel de la patrie, peut-on en vouloir de ce qu'ils mettent avant le luxe les nécessités indispensables de la vie? La source des richesses qui devait alimenter chez eux les beaux arts, a été épuisée jusqu'à sa dernière goutte pour racheter l'existence nationale.

Cependant ce qui prouve que le génie des anciens ne s'est pas entièrement éteint chez leurs descendants, c'est que, malgré les conditions désastreuses du pays, à peine l'art eût-il été sollicité par la brise de la liberté sur ce terrain autrefois si fertile, qu'il y donna aussitôt des signes d'existence, signes bien faibles encore sans doute, mais qui, convenablement cultivés, et trouvant l'aliment nécessaire dans les progrès matériels du pays, pourraient se développer au point de ramener peut-être pour l'art les beaux jours de l'antiquité.

L'Architecture en est une branche qui a dû nécessairement être cultivée en Grèce dès le premier jour de sa résurrection. Les belles cités de l'antiquité, dont les superbes monuments faisaient l'orgueil de cette contrée, avaient été

couvertes, sous la domination turque, en de vils amas de masures, qui rampaient à l'ombre des grossières et barbares constructions des dominateurs; et encore, sérails et masures, tout fut réduit en cendres pendant la guerre de l'insurrection, et les Grecs, après avoir reconquis leur patrie, ont dû reconstruire des toits qui les abritaient. En peu de temps, les villages et les villes sortirent des décombres; la Grèce se couvrit d'édifices. Ces premiers essais de l'architecture n'avaient naturellement rien que les beaux arts pussent revendiquer; ils étaient les produits éphémères de la nécessité du jour. Cependant l'agréable n'a pas long-temps tardé à s'unir à l'utile. Les villes ont été ornées de monuments publics, dont quelques uns, tout en satisfaisant à toutes les règles, accusent en même temps du goût et du sentiment artistique. C'est, il faut l'avouer, le Palais Royal à Athènes qui a été la grande école de nos ouvriers. Quelques artistes allemands et français, MM. Gærtner et de Klenze de Bavière, les philhellènes M. Schaubert et Hansen, M. Boulanger de France, qui ont présidé à la construction de ce grand édifice, à celle de l'université, et aux travaux exécutés dans quelques églises, ont été leurs maîtres pour la partie technique de l'art de bâtir, et ont toujours été étonnés de la rapidité de leurs progrès. Des Grecs formés aux académies de l'Europe, et même à l'école militaire de la Grèce, ont déployé eux-mêmes des talents remarquables dans l'architecture. Les plus beaux édifices ou privés ou publics, qui décorent aujourd'hui Athènes et les autres villes les plus considérables de la Grèce, sont élevés d'après les plans de MM. Castanzoglou, directeur de l'école polytechnique, Cléanthis de Constantinople, Zézos de l'Épire,

Calcos d'Athènes. Le lieutenant de génie, M. Vlassopoulos, a restauré la ruine de l'église de Nicodème, qui paraît dater des premiers temps de l'introduction du christianisme à Athènes, et que le gouvernement grec a cédé, il y a quelques années, au gouvernement russe, pour que celui-ci en fit une chapelle de sa légation. L'artiste s'est acquitté de sa tâche avec beaucoup de bonheur, et avec un sentiment de l'art byzantin, qui lui fait le plus grand honneur, et qui fait de cette église un des monuments les plus complets et les plus précieux du moyen âge, que la Grèce conserve. Le capitaine de génie M. Métaxa a bâti à Syra l'église de S^t Nicolas, un édifice de nobles proportions et d'un plan imposant, dans lequel il a su marier avec un rare talent le style byzantin le plus pur avec les détails de l'ornementation hellénique.

La sculpture est bien plus un art de luxe que l'architecture. Il n'est destiné à satisfaire à aucun de nos besoins matériels, et ne s'adresse qu'au plus noble sentiment de l'homme, à l'amour désintéressé du sublime et du beau. Cependant cet art aristocratique, qui avait fait autrefois les délices et la gloire des Grecs, n'est pas resté tout à fait étranger à leurs neveux, aussitôt qu'ils se furent soustraits au joug de la tyrannie. Comme la beauté du marbre de Paros allumait dans l'antiquité le génie d'Agocrite et de Scopas, de même les Téniens modernes puisent dans leurs carrières, bien inférieures sans doute à celles de Paros, car elles donnent un marbre peu pur et veiné de brun, un penchant particulier pour la sculpture. Un grand nombre d'entre eux sont des tailleurs de marbre; et les cimetières d'Athènes aussi bien que ceux de quelques autres villes de la Grèce, sont ornés d'élégants monuments

funéraires, qui sont dus à leurs ciseaux. Deux jeunes gens entre autres, les deux frères Vitalis, après avoir appris les éléments du dessin à l'école Polytechnique d'Athènes, ont composé différents ouvrages, qui ne manquent pas d'un certain mérite, et particulièrement les deux petits groupes en marbre pentélique, qui ont eu l'honneur d'être reçus à l'exposition de Paris, et dont nous avons déjà rendu compte dans nos Liv. 42 et 43. On sait que l'un d'eux représente un soldat grec en vedette, l'autre un père jouant du chalumeau. Ces œuvres, quoique travaillées un peu à la hâte, car l'exposition les attendait, et bien que l'art n'y fût traité qu'en accessoire, car c'est à montrer la beauté du marbre qu'ils étaient destinés, sont cependant exécutés avec sentiment, et avec une naïveté dans la disposition, qui n'exclut pas la vigueur et l'expression; seulement il serait à désirer que la vérité n'y fût pas entièrement obtenue aux dépens de la beauté idéale. Une autre famille de sculpteurs, celle des Cossos, est originaire du Péloponnèse. De même que dans les écoles antiques, le père, sculpteur des figures en bois qu'on place aux poutres des bâtiments, avait transmis son art à ses fils. Ceux-ci, après avoir étudié le dessin à Athènes, allèrent se perfectionner aux académies de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Italie, et l'un d'eux, Démétrius Cossos, inspiré par son patriotisme reconnaissant, vient de présenter à l'exposition de Paris un buste du général Fabvier, qui a obtenu des éloges unanimes. L'autre, Jean Cossos, a établi son atelier à Athènes, et s'occupe d'une suite de travaux considérables. En exécution d'une commande des négociants Grecs de Londres, il fait en marbre pentélique les bustes de tous les hommes qui

se sont distingués en Grèce pendant la guerre de l'indépendance. Il a commencé par celui de L. Byron, qui, nous n'hésitons pas à le croire, sera partout considéré comme une œuvre de beaucoup de mérite. Son buste a beaucoup de finesse et d'exactitude; mais ce qui ne peut manquer d'attirer l'attention sur ce buste, c'est que sur ces beaux traits, dont le célèbre poète tirait tant de vanité, il a su empreindre la sérénité et le repos propres à l'art archaïque, en même temps qu'il leur a insufflé le feu de l'inspiration qui les élève et les ennoblit. Sur le front d'Alexandre Hypsilanti, dont il a aussi terminé le buste, on voit luire la grande idée de la délivrance de sa patrie, ainsi que la fermeté inébranlable d'un sublime dévouement. Dans la construction d'un monument funéraire qu'il couvre de bas-reliefs de sa composition, il fait voir qu'il est pénétré de la noble simplicité de l'art antique, et qu'il a appris à l'école des anciens à marier la dignité à la grâce; son exécution prouve qu'il sait parfaitement traiter le méplat.

Il y a une autre branche de sculpture qui n'a jamais cessé d'être en honneur en Grèce: c'est la sculpture sur bois. C'est par elle que l'art y a débuté, parcequ'elle est plus facile, et qu'elle s'exerce sur une matière beaucoup plus molle que le métal ou le marbre; c'est à elle qu'il fut de nouveau réduit lorsqu'il a disparu dans le grand désastre du peuple Grec. Les moines du Mont Athos en ont conservé les traditions, et l'appliquaient à la confection de petites croix et de petites images, qui étaient quelquefois d'une finesse fort remarquable. L'un d'eux, Agathangélos, établi à Athènes, fait dans ce genre des travaux qui méritent à un haut point les suffrages des connaisseurs. Son humble atelier fut visité par le prince Napoléon, qui parut hautement satisfait des œuvres du père-artiste. Ce qui a surtout attiré l'attention de l'illustre visiteur, c'est une sainte image, sculptée sur bois en bas-relief, et renfermée dans l'espace de 2 pieds

carrés peut-être, toute l'histoire de l'ancien et du nouveau testament, en groupes de plusieurs milliers de petites figures si fines, qu'on n'en saurait quelquefois distinguer les détails qu'au moyen d'une loupe. Le style de cette œuvre de patience et de dextérité est loin d'être irréprochable; cependant il est caractéristique en ce qu'il représente l'époque de transition du style hiératique, dur et raide dans son austérité, que la routine et les traditions religieuses entretenaient au Mont-Athos, à celui des formes plus molles, plus simples et plus empreintes du cachet de la vraie beauté, que révèle aux artistes l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité, et celle de la nature. On peut dire que la période de l'art que ce travail représente, correspond à celle de l'école éginétique, qui brisait déjà les liens étroits de l'art archaïque, mais sans savoir encore modelé ces lignes de la beauté qu'à trouvées plus tard le burin sublime de Phidias. Agathangélos enseigne la xyloglyphe à l'école polytechnique d'Athènes, et ses élèves s'étant formés à une école de dessin plus pure et plus avancée que la sienne, font des travaux qui le cèdent sans doute à ceux de leur maître sous le rapport de la finesse, mais qui leur sont supérieurs sous celui de l'harmonie des contours. C'est ainsi que l'un d'eux, M. Prémas, a travaillé en haut-relief, et de la grandeur de l'original, une restauration de la Victoire ailée, ce magnifique débris que l'on conserve dans l'acropole, et qui est attribué à juste titre à Praxitèle ou à son école. Cette sculpture, aussi bien que celle du moine Agathangélos, a été admise à l'exposition de Paris. Le jeune artiste s'est tiré tout à fait à son honneur de cette lutte corps à corps avec l'un des plus grands génies de l'antiquité, et la tête qu'il a mise sur les belles épaules de la Victoire, ne sera pas jugée indigne de les parer. Elle est comme les œuvres de l'école qu'il a voulu imiter, d'une beauté gracieuse et sereine.

La peinture n'a jamais pu s'éteindre entièrement en

Grèce. Elle a continué à végéter à l'ombre de l'église. Quelques traditions de l'art byzantin, privées du souffle qui l'animait aux jours où la foi nouvelle l'empruntait à l'antiquité pour le transformer à son image, et réduites aux proportions d'une industrie mécanique, se perpétuaient dans les cloîtres du Mont Athos, cette arche de l'église orientale, pendant le déluge de la domination Ottomane. Sur les murs couverts de peintures de la plus part des églises qui ont été bâties pendant les trois derniers siècles, on lit les noms de quelques hagiographes, dont le pinceau grossier était l'esclave de la routine, et reproduisait fidèlement les prescriptions d'un manuel connu sous le nom de Pansélénos, dont M. Dideron a donné une traduction française. Cet attachement aux formes traditionnelles a conservé un certain type aux images des saints, qui sans être l'art lui-même, en a toujours sauvé quelques germes, que des circonstances plus propices pourront féconder dans l'avenir.

Mais depuis que l'inspiration a déserté l'art, la décadence de la partie technique elle-même s'est aussi rapidement fait sentir, et remontant pour ainsi dire à sa source, la peinture avait fini par produire des images pas beaucoup plus belles que ces fétiches ou ces statues informes des plus anciens sculpteurs, devant lesquelles les filles pieuses de Prætus ne pouvaient contenir leurs rires.

Cet état affligeant a duré jusqu'aux jours de l'émancipation de la Grèce. Depuis ce temps une révolution salutaire s'y est opérée aussi sous ce rapport. L'enseignement du dessin est introduit dans toutes les écoles du pays, comme un accessoire de l'éducation. Une école Polytechnique lui est presque spécialement consacrée, et la haute peinture y a été enseignée par des artistes distingués, par le français Bonarotti, par l'italien Cecoli, et par Louis Thiersch, le fils du grand philologue de Bavière. Ce peintre, dont le pinceau fera honneur à l'Allemagne, aidé pour la partie décorative par M. Boulanger, un architecte français d'un grand mérite, a couvert l'intérieur de l'église de Nicodème de peintures, qui, empruntant au style byzantin son austérité imposante, au style italien la vérité et la régulière beauté de ses formes et l'harmonie de son coloris, ou-

vrent une nouvelle ère à l'art hagiographique en Grèce, et seront une précieuse école pour la formation des artistes futurs de ce pays.

Plusieurs de ceux-ci se sont formés aux grands ateliers de l'Europe. M. Périclès Lévidis, le frère d'un de nos publicistes les plus distingués, et M. Paulidès des îles ionniennes, sont considérés en Italie même où ils ont étudié, et où l'amour des chefs-d'œuvre de l'art les retient encore, comme des artistes pleins de talent. M^{lle} Boucouri, fille d'un primat Spezziote, s'est aussi vouée à l'art, et ses tableaux trouvent des admirateurs en Italie, où elle s'est mariée, et qui se la partage avec la Grèce. M. Théodore Brysakis de Thèbes, s'est formé par un long apprentissage sous Cornélius, Kaulbach, et les autres grands maîtres de Bavière. Il y a quelques années, le journal d'Augsbourg citait avec des expressions très-flatteuses un tableau du jeune peintre, représentant *la chute de Messolonghi*; aujourd'hui le même journal (Beil. 19 octob.) rend compte d'un autre grand ouvrage du même artiste, *le siège d'Athènes par Karaïscaki en 1827*, et en parle comme d'un tableau plein de vie et riche en détails, et non moins intéressant pour le grand nombre de portraits historiques qu'il contient. Après avoir relevé particulièrement la beauté d'un jeune garçon qui présente à la ronde aux pallicares du vin dans une coupe d'argent, ainsi que l'heureux arrangement d'un groupe de jeunes Souliotes, qui, avec leur prêtre au milieu d'eux, sont occupés autour du feu à faire rôtir leur agneau à la broche, le journal ajoute: « La composition du tableau est large et vive; le travail de toutes les têtes est d'un fini remarquable, et le costume si pittoresque des Grecs, fait que toute la composition respire la gaieté et la grâce. » Le rapporteur parle aussi de plusieurs esquisses et d'autres tableaux commencés de M. Brysakis, qui tous puisent leurs sujets dans la guerre de l'indépendance, et dont il joue également le mouvement plein de vie, et l'heureux arrangement ainsi que l'effet des masses, bien que certains détails lui paraissent laisser encore à désirer, vu que les tableaux n'étaient pas terminés. Ce peintre viendra bientôt augmenter le nombre de ceux qui s'ef-

forcent de cultiver l'art renaissant dans le pays qui fut son premier berceau et le théâtre de sa plus grande gloire. M. Tzoco, de Zante, qui a son atelier à Athènes, est l'auteur de plusieurs grands tableaux. Celui de la mort du président Capodistrias, qui lui fut commandé par un Grec établi à Trieste, se distingue par l'arrangement des groupes, et par la manière dont l'artiste sait tout en respectant le portrait, ennoblir le type, et l'idéaliser. Les deux MM. Margaritis de Smyrne, sont aussi des élèves des académies de France et d'Italie; ils ont fait des tableaux, et enseignent aujourd'hui le dessin aux écoles d'Athènes. L'un d'eux, M. Philippe Margariti, s'est aussi occupé de la Phototypie, et a obtenu des résultats magnifiques dans cette branche, qui peut bien être rangée parmi les arts de dessin, par cette raison, que pour y exceller il ne suffit pas d'avoir la main exercée, il faut aussi avoir le coup d'œil du peintre, et l'une de ses qualités les plus précieuses, celle de savoir choisir son point de vue. S. Altesse Impériale le Prince Napoléon a vu les épreuves photographiques de cet artiste à Athènes, et lui en a exprimé sa haute satisfaction. A Paris, non seulement elles ont été admises à l'exposition, où leur perfection et les sujets qu'elles représentent, ont attiré l'attention, mais elles ont aussi été demandées pour être examinées par l'Académie des Beaux arts, dont le secrétaire a adressé à M. Margariti la lettre suivante:

INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE,

Académie des Beaux arts.

Paris, le 25 mai, 1855.

Monsieur.

L'Académie des Beaux arts a examiné avec beaucoup d'attention et d'intérêt, pendant deux séances consécutives, les photographies représentant les principaux monuments d'Athènes, que vous avez bien voulu lui communiquer. Elle me charge de vous adresser ses remerciements et ses félicitations pour l'heureux choix de vos points de vue, et pour la perfection de l'exécution.

L'Académie a apprécié toutes les difficultés que vous avez eues à surmonter pour arriver à cette perfection, et toute la persévérance qui vous a été nécessaire. Elle espère que cette persévérance ne nous fera pas défaut pour l'accomplissement du projet que vous avez conçu, de consacrer vos efforts et votre talent aux autres monuments de la Grèce, moins explorés jusqu'à ce jour, et moins accessibles aux voyageurs. Ce sera un véritable service que vous aurez rendu aux savants et aux artistes, et les vœux de l'Académie vous suivront dans la poursuite de cette utile et courageuse entreprise.

Veillez recevoir, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués et tout dévoués.

F. HALÉVY.

Cette lettre si flatteuse pour M. Margariti, nous dévoile le projet que cet artiste a conçu de publier une collection phototypique de tous les principaux monuments et de tous les sites historiques de la Grèce. Nous croyons pouvoir affirmer qu'il ne tardera pas à se conformer aux vœux de l'Académie, et qu'il a l'intention de rendre son ouvrage doublement utile et intéressant, en le faisant accompagner d'un texte historique et archéologique.

M. Contostavlos, le Ministre actuel des Finances, vient d'instituer à ses propres frais un concours annuel de peinture et de sculpture. Le prix est de deux mille drachmes. Les arts ne peuvent que tirer le plus grand profit de cette institution généreuse et patriotique.

Tels sont les premiers pas qu'ont faits les Grecs régénérés dans le domaine de l'art. Ils sont sans doute bien peu importants et bien chancelants encore; mais ce qui a lieu de nous consoler, en même temps que de nous rassurer pour l'avenir, c'est que nous ne connaissons pas beaucoup de peuples qui en aient fait de plus rapides, vingt ans après être sortis du néant.

A.

M. RENIERI.